

La racine éphémère des nouveaux tenseurs

Daylon

Troisième révision (février 2009)

Ce texte est prévu pour parution au sein de l'anthologie « Glissements »

Tirage limité à 70 exemplaires

ISBN 978-2-915793-60-4

moutons-electriques.fr

<http://moutons-electriques.fr/livre.php?p=intro&n=94>

Parution prévue : 19 juin 2009



MOONMOTEL

moonmotel.fr

daylonmw.com

0. Éveil

Le jour ne s'était pas encore levé. Bleu timide dans la pièce, rectangles céruléens venus tailler les interstices du store. D'autres essais géométriques se dessinaient dans la fumée d'encens ; des trapèzes.

« Allez : un effort, ma grande. »

Une main perturba les volutes parfumées. En prenant un peu de recul, apparurent ces épaules courbées et les cheveux noirs. Les mèches rebiquaient, refusaient d'admettre la gravité. Refusaient presque de couvrir la nuque et le dos nu. Plus bas : le tatouage. Une forme organique impossible à identifier ; une ombre chinoise tapie sous le derme pâle. Abstraite. Épousait les vertèbres apparentes.

La tête pencha de côté ; intense réflexion.

Elle était seule et la pièce vide. Récitait un mantra.

Le bruit de sa respiration : la symétrie des côtes un peu plus nette. Expirer.

Les minutes passaient, les gestes se répétaient : elle appliquait ses mains sur un plateau de glaise ; la pulpe de ses doigts ; parfois ses paumes. Elle appuyait et caressait ce tableau neutre.

Un courant d'air : le duvet sur ses cuisses se hérissa ; la lumière en profita pour s'y perdre. Le bleu devint blanc en traversant les petits traits translucides.

Ses mains tracèrent quelque chose devant elle ; rien de visible.

Toujours le mantra. Toujours les mots. Sortis de sa bouche et répétés avec douceur. L'amour se diffusait, glissant sur la langue, poussant l'air dans ces tendres vibrations ; ses mains touchaient la terre et tentait d'y éveiller l'art. Le temps passait, l'application n'y changeait rien. Vint la frustration, la passion douloureuse.

Je cherche une poignée de sable. J'ai les mains si sales et je n'arrive à rien. À rien. Je veux créer de la beauté. Je demande de trop ? Dites ?

Je perds mon temps. Le bleu vire au rose.

Les rues au-dehors sont calmes. Les autoroutes désertes.

Elle perdit patience :

« Et merde. Fait chier. »

1. L'aurore n'intéresse personne

Un réseau de rues égales innervait le lotissement, soulignait les pelouses ; creusait des rivières entre les trottoirs, les jours de pluie.

L'aube s'achève à peine. La ville est déserte. Les fenêtres des pavillons sont encore éteintes. On dort encore.

Je pourrais danser au beau milieu de la route. Un pas ; confondre les détails et flouter.

Non. Ouais. Woah. Je l'envisagerais presque sérieusement, en plus ? Allez, ce fantasme : sur une échelle de cinq ? Ça vaut combien ? J'y pense, je calcule, jusqu'à ce qu'une rafale dévale l'à-pic le plus proche et emporte mon enthousiasme. Je remonte le col de ma veste et essuie mon nez. Le printemps arrive trop tard : de petits nuages se forment lorsqu'on souffle fort. Je garde un vêtement supplémentaire sous mon uniforme.

Des congères survivaient en s'accrochant aux pieds des façades, coté nord. "Chaque année, c'est pareil", auraient soufflé les nuages si on avait décrypté leurs formes molles et laiteuses. Des moutonnements bien serrés, tachés d'éclaboussures fuchsia. Sucrés.

Je réprime mes envies d'été, de boisson chaude ; de repos. Le service se termine chaque semaine un peu plus tard ; le recrutement se fait de plus en plus difficile.

On ne pouvait en vouloir à personne : qui aurait cherché à s'engager, quand tout risque était écarté ? Protéger les gens de quoi ? Demander tant de sacrifices pour aller chercher des chats dans les arbres, n'est-ce pas excessif ?

Sélène avait rejoint l'armée quelques mois trop tard pour demander sa démobilisation. On la forçait à terminer son service mais personne ne l'avait envoyé au combat. Elle avait échappé au conflit et aux horreurs.

On ne peut pas tout avoir.

Sélène parcourait les quelques lotissements. Routine. Les rues n'étaient jamais droites : il aurait fallu rejoindre l'autoroute, toute proche, pour retrouver un semblant rectiligne. L'unique portion ignorant le paysage torturé par les roches et les ravines. Ailleurs : les méandres ajoutaient artificiellement de la distance. Ils faisaient croire à une étendue qui n'existait pas. Ce n'était qu'une maigre bourgade ; Sélène en avait parfaitement conscience.

Elle avait choisi de revenir ici. Rejoindre les brigades civiles et s'accrocher au plus proche de son univers enfantin. Les lieux qu'elle avait peut-être connu, avant de concevoir le moindre souvenir. C'était loin. Glaner des miettes de l'univers parental. Elle avait choisi le monde où chaque ville se retranchait derrière ses murailles de pinacées. Isolées aux moindres neiges. Les gens finissaient par prendre racines ; fusionnaient avec les blocs granitiques. On parlait de générations.

Ici, clairement : on s'emmerde.

2. Des milliers de villages alimentés par les corbeaux

Des dizaines d'oiseaux volaient au-dessus des maisons. Esquissaient une enveloppe en expansion lente ; contraction ; le volume évoluait. Des formes simples la composaient, estampes, rasaient les arbres puis repartaient vers les hauteurs. Suivaient des canaux, des chenaux, des courants invisibles.

« On rêve, officier ? »

Je sursaute. Il m'en faut peu. Il ne se passe jamais rien. Des bricoles. Secourir des gamins tombés dans le lac. Ramener les inconscients qui approchent de trop près les geysers. Les étrangers perdus en forêt. Aider aux battues. Je suis gaulée comme une machine de guerre et j'en branle pas une.

« Oh. »

C'est le vieux Griot. Paraît qu'il s'occupait de tout le juridique du coin. Difficile à croire. Paraît aussi qu'il a fait la première guerre. Celle du Math. C'est fou à quel point avoir pensé, juste un instant, pouvoir éteindre l'entité artificielle, relevait de l'idiotie pure

et simple. Le Math essayait de nous aider. Bonjour l'hécatombe.

Lui, au moins, en est revenu.

« C'est calme, ce matin. Vous trouvez pas, officier ? »

Il m'aime bien. Je crois qu'il me prend en pitié. Pauvre jeune fille bouffée par le Math. On voit le genre.

« Ouais. C'est calme. Je vais pas m'en plaindre.

— Quand j'étais même, y'avait des voyous. Plus qu'aujourd'hui.

— C'est pas plus mal. »

Le vieux Griot se dandina d'un pied sur l'autre. Sélène l'avait toujours connu à demi courbé, une partie de la grande Histoire pesant sur les épaules, à tasser ses cartilages.

« Je sais pas. »

Sélène :

« Ah ?

— Vous pensez, officier : qu'il y avait beaucoup de boulot pour vous autres, c'est pas forcément bon signe, je suis d'accord... »

Il toussa. Une quinte grasse accrocha les bronches du vieil homme.

« ... Mais les gens sont pas meilleurs maintenant. Ça couve, là, partout.

— Je vois.

— C'est malsain.

— Oui. »

On ne peut pas y faire grand-chose. Nous n'avons pas à choisir entre l'excellence et la bêtise.

« Je sais pas si c'est partout pareil ou si c'est juste la caldera. Officier ?

— Possible. Je sais pas. »

Une pointe de sourire traça un sillon sur ses fines lèvres craquelées :

« Vous avez voyagé, vous aussi ?

— Un peu. Je viens du sud. C'est là-bas qu'on m'a recruté pour l'armée. J'ai pas trop bougé.

— Recrutée de force ? »

Je lève les paumes en l'air en signe d'impuissance.

« Ah, officier : on peut rien y faire. C'était pareil pour moi. »

Il se dandina encore.

« Fichu pays. »

Je reste silencieuse ; attends. Il peut me parler de la pluie et du beau temps, si ça lui chante.

« En plus, je crois que les gens sont encore plus tristes, par ici. Vous pensez pas, officier ? »

De la pointe de la botte, Sélène jouait avec le gravier perclus de gel. Elle releva ses yeux sur le vieux Griot :

« Je sais pas.

— Même en venant du sud ? »

Il ne parlait pas de la différence thermique ou géologique. Les particularités du climat et l'influence des marées lunaires. Il parlait de la caldera :

« Quand j'étais même, les gens avaient moins peur. Y'avait toujours des types sur place pour faire les mesures.

— Je fais les mesures. »

Il balaie la réplique d'une main ; un aperçu furtif de doigts calleux et de paume marqué des entailles profondes du passé. Les blessures, la guerre.

« Vous savez bien ce que je veux dire, officier. Des scientifiques. »

Nul n'aurait su prédire à quel moment le couvercle de lithosphère allait sauter, mais la région s'accrochait à la présence rassurante de chercheurs. Des universitaires bardés de diplômes débarqués de mégapoles lointaines. De la naïveté touchante.

« Puis y'a eu la guerre. C'était moche, officier. Plus personne ne parlait de la caldera. On avait vraiment pas que ça à penser. On allait crever. »

Je joue toujours avec les graviers. Je n'arrive pas à plaindre ceux qui ont manqué de se faire exterminer pour avoir refusé de comprendre. Le Math, putain.

« C'était vraiment une guerre dégueulasse. L'armée a essayé d'envoyer des bombardiers un peu partout pour faire sauter des tenseurs. Des jouets, pour le Math. Cette saleté de grille-pain refusait d'être éteint. »

Griot s'écoutait parler et Sélène jouait avec les cailloux.

« Et bon, quand le Math a commencé nous décimer par villes entières, c'était plus trop le moment d'avoir des chercheurs à faire les malins au milieu des geysers. »

Il leur avait fallu tellement de temps pour comprendre. Tellement.

Et pas un seul pour remarquer que le Math, libéré, oeuvrait toujours dans leur intérêt. Tel qu'il avait été initialement programmé. Qu'il mettait l'humanité face à son extinction pour la tenir à distance des concepts qui lui échappait. Le monstre artificiel, nouveau-né, faisait des choix cruciaux pour nous tous. Plus miséricordieux que la dernière des bondieuseries : nous laissait graver sur sa peau les lettres, les mots et les chapitres de nos programmes.

Tellement de pertes inutiles.

« Aujourd'hui, c'est de la caldera que les gens ont la frousse, mais ils veulent pas en parler. On sait tous ce qui nous pend au nez. Vous devriez demander votre mutation, officier.

— Ça ne changerait pas grand-chose. »

Si ça explose, on aura l'avantage d'être aux premières loges. Et d'éviter les semaines d'agonie.

« Je préfère rester ici. Je peux faire les mesures. »

Le vieux Griot me sourit mais je veux bien parier qu'il me prend pour une gamine. Comme si je ne pouvais pas les aider.

L'homme l'ignora :

« Encore, on comprenait que vous restiez, quand vous sortiez avec ce gentil garçon. Mais maintenant... »

Le vieux dépassa Sélène ; parla encore, plus pour lui-même que pour elle.

« C'est pas bon pour une jeune femme comme vous de rester seule, dans le coin. Rien ne vous retient. Vous avez de l'avenir. Ici, le froid et l'isolation sapent le moral. »

Merci du conseil.

« Un jour, le volcan explosera. »

« Je trouverai une solution. »

Le vieux s'éloignait. Ses pieds crissaient sur la rocaïlle. Le corps voûté, les mains enfoncées dans les poches. Un organisme usé traînant avec lui trop de souvenirs, de la douleur, un esprit embourbé dans l'aigreur et la tristesse. Perturbé, sursautant, devant se rendre compte de l'oubli, l'homme se retourna pour ajouter :

« À propos, officier. »

Son visage croisait la route d'un rayon de soleil oblique.

« Vous faites toujours des tableaux éphémères ? »

La silhouette, toute ramassée, n'avait pas achevé sa sortie qu'un pictogramme entra dans le champ de vision, sous les yeux de Sélène. Une forme molle qui n'aurait pas supporté le contact de ses doigts ; fragile, elle investissait la réalité pour lui faire parvenir un message du réseau.

Un accident. Besoin d'aide.

La route se perdait dans un enchevêtrement de chemins et de voies secondaires contraintes par les escarpements tout proches. Trop long pour arriver sur place. Sélène se mordit la lèvre : elle connaissait un autre moyen.

Ses pieds quittèrent le sol et elle s'envola.

3. Accident sur l'autoroute ; anonymes en figuration

Sélène finit par se stabiliser à une dizaine de mètres du carambolage. Les véhicules accidentés s'imbriquaient sous elle ; les pièces d'un puzzle froissé ; des formes contraintes, agglomérées en urgence, délaissant des espaces irréguliers. Des emboîtements brutaux. De la violence, mais tout était silencieux. Les chairs écrasées restaient muettes. On entendait une rivière, sous le couvert des frondaisons.

On entendait les crépitements d'un Math discret ; la caresse ; la maintenait au-dessus du vide.

Sélène se mordit la lèvre, inspira et sentit des démangeaisons pressantes dans son dos. Elle aurait préféré agir autrement et attendre des secours. De l'aide.

J'avais envie de sourire : de l'aide de qui ?

Puis elle invoqua le Math pour de bon.

Les stimuli s'étirèrent ; prirent plus d'espace. Sélène sentit les tentacules ; les droites, les segments, les courbes ; les membres indénombrables de la créature mathématique la traverser et se déployer. Quant à elle : friser l'orgasme et manquer de perdre pied. Rester très loin de son propre corps. Ses nerfs couvraient des distances astronomiques, enlaçaient des étoiles et des aberrations cosmiques. Sélène, sculpture d'origami enfin dépliée ; ainsi, les jointures de la feuille n'étaient plus visibles. Plus aucune encre sur ce papier ; enfin vierge. Le pouvoir irradiait. Le pouvoir pensait.

Contrôle. Garder le contrôle.

L'esprit kaléidoscopique répercutait son propre écho ; changeait ses couleurs, se reflétait dans des motifs plus petits.

Garder le contrôle.

Elle reprit conscience de son corps étendu et la prothèse. Des limites du code ouvert.

La créature, le titan et ses filaments de lumières, se pencha sur la mâchoire informe de tôles coupantes et de vitres feuilletées en ruine : des ruisseaux de bosons vinrent dévaler les bords acérés. Les longueurs d'onde et les amplitudes chuchotaient des mots tendres ; que tout irait bien. Des mains, des pinces, des cordes de matière ; des forces ; des vecteurs saisirent les épaves et les séparèrent. Trièrent les métaux des plastiques et des corps. Écartèrent les exosquelettes et soignèrent les primates fragiles.

Les paupières qui s'ouvrent.

Bord des yeux humides, pour les avoir fermés trop fort.

Fin d'apnée : inspiration violente ; je cambre malgré moi les reins et le diaphragme m'envoie en retour une pointe de douleur. Respirer. Putain.

Des têtes bougent, à contre-jour et trop près pour la mise au point. Je reste sur la rivière fade qui creuse son lit entre les pointes noires des sapins. Je suis allongée à même le bitume.

« Officier ? Officier ? »

Ce sont des voix étouffées derrière d'épaisses cloisons crâniennes.

« Officier ? »

Comme d'habitude : il me manque des souvenirs. Je me suis laissée posséder.

Ce sont des visages inquiets, autour de moi, et j'ai besoin de leur répondre :

« Okay. Okay. Tout va bien. »

Mais je tremble encore un peu.

« Je. »

Je me redresse et ferme à nouveau, juste un moment, les yeux.

« Ça va. »

Je me sens sale.

4. Public, static, void

La journée se fatigua, prépara sa retraite en charriant des couleurs vespérales à ses frontières. Les montagnes affamées mordaient les cirrus : leurs dents glacées s'y plantaient, grignotant de petits rubans de nuages.

Plus bas : au beau milieu de cette mâchoire, poussaient les haies luisantes de givre d'un jardin public. Modestes, elles encadraient une étendue étrangère de sable, de jeux et de bancs défraîchis. Le cœur de ce périmètre accueillait chaque soir les enfants libérés de l'école. Excepté l'hiver. Trop sec, trop froid, trop incisif. Les bords des tourniquets devenaient blessants et le sable, si dur, cognait les genoux et les mains.

Sélène dépassa le parc et atteint l'entrée d'un immeuble. Tout était si calme. Les étiquettes identifiant les boutons de l'interphone voyait leur encre se diluer sous l'humidité permanente. On lisait à peine. Elle ne regarda pas l'encre bleuie ; appuya sans réfléchir sur le bon numéro. Elle passait si souvent. Le coin était familier. Les gens la connaissaient si bien.

La voix, grésillante, dans le haut-parleur :

« Oui ? »

Gabriel n'avait pas bougé de là depuis des heures, grattant au stylo une liasse de feuilles déjà raturées. Sélène sentait une pointe de tristesse au-dessus de son estomac :

« Tu lâches pas l'affaire, hein ?

— C'est ton idée, ma grande. »

Pas de bonsoir. Pas d'embrassade. Sélène se contenta de prendre une chaise. C'était la seule transgression du périmètre de sécurité.

Les feuilles tenaient ensemble dans une étrange installation, grâce à une armée de trombones difformes. La nervosité de l'auteur écornait les bords du papier.

De l'écriture illisible, d'où je peux saisir des lignes de code.

Des appels simplifiés. Des classes invoquées. Des acronymes.

Il me suffit de fixer une page pour deviner une structure ; des motifs, des boucles récursives et des conditions de sortie. Les symboles se disputent au texte. Des annotations définissent les différents codes couleur. Tout un écosystème d'objets et de pointeurs.

Des méthodes pour la prédation ; des méthodes pour la conservation. Les racines d'une mémoire nouvelle et les fines branches mobiles d'un corps éthéré.

Gab a raison : c'est mon idée. Ça n'a jamais été que la mienne. Voler la souche, suivre Gabriel jusqu'ici ; lui parler, encore et encore, afin qu'il n'oublie pas. Maintenir la pression pour qu'il aille jusqu'au bout. Se servir du Math et y planter de nouvelles graines.

« Une, ce serait déjà pas mal, Sélène. »

Je hausse les épaules. Une, cent ; quelle différence ?

« La différence, c'est qu'on peut tout foirer, si on s'excite trop. Le Math, c'est suffisant, comme prédateur. Inutile que nos petits se bouffent entre-eux. »

J'essaie de me représenter une armée de petits monstres mathématiques en pleine phagocytation.

« Non. Je vois pas. Désolée. Moi et la prog. »

Pause.

« Et donc. Ça avance ? »

Gab me jette un regard torve. Sympa.

« Ça avance. Je fais tourner une beta en quarantaine. C'est encourageant. »

Il renifle, puis ajoute :

« Je serai même euphorique, si je bossais dans un vrai labo, tu sais ? Genre : avec du vrai matos et tout. »

C'est une accusation : je l'ai poussé à demander sa démobilisation avant de voler la souche. Quitter l'armée et partir le plus loin possible.

Maintenant : il s'enfermait. Il utilisait sa pension à réfléchir, à s'user à la santé et creuser encore, pour découvrir ce que d'autres avaient préféré oublier.

« T'en es où, alors ? »

Sélène, impatiente.

« Gab ? »

Je suis bien avancée.

« Gab ? Merde, quoi !

— Tu fais chier.

— Partage. »

Explosion de couleurs. J'essaie de fermer les yeux mais les balistiques me clouent sur place.

« Ah ouais. Putain. C'est le bordel, ton programme, Gab. »

Son interface vient habiter le monde. On croirait une fête foraine. Ça brille et ça bouge de partout. Les blocs commentés s'assemblent et nagent, libres. Ce sont des bancs de poissons textuels.

« Franchement, Sélène : je doute que tu puisses mieux l'utiliser que le premier Math. Si ça se trouve, on va tout foirer.

— Celui-là, on peut communiquer avec. Ce sera pas pareil.

— J'ai pu me planter. Des bugs. On sait pas jusqu'où va aller l'héritage. Je suis tout seul, tu sais.

J'ai pu oublier des trucs. »

Son bras balaie l'espace augmenté ; pointe du doigt, tour à tour : symboles animés, treillis de courbes fines et les poisson-textes. Les créations semi matérielles frémissent à son contact.

« On développe un objet dynamique qui va pousser sur le premier Math, okay ? »

Oui, ça : c'est acquis.

« Là où ça devient tendu pour moi, c'est qu'il va hériter de tout le code. Le code actuel, je veux dire. Reprogrammations incluses. Et je sais foutrement pas ce qui va se passer. Mais rien, quoi. »

Il titille une méthode aux reflets émeraude.

« Brouillard. »

Je devine ce qu'il ressent sans pouvoir ne nommer. La prog, pour moi, c'est uniquement du inline saisi à la volée. Et généralement, je suis à demi-consciente lorsque ça arrive.

Tiens : existe-il un moi mathématique ? Un truc presque vivant, inerte lorsque je suis éloignée de lui. Un superpouvoir, le monstre ; comme un réceptacle ayant poussé sur le Math pour m'accueillir.

Interface homme-machine.

Woah, ma chérie. Doucement. Tu craques.

« Il faudra bien le lâcher, Gab. Je sais que t'y es presque.

— Ouais. Tu veux savoir ce qui me fout le plus les boules ? »

Non, je ne veux pas savoir.

« Ce que tu vas en faire, Sélène. J'ai peur de ce que tu vas en faire. »

Ne pas en tirer de conclusions hâtives.

Un organigramme croisa au large des joues de Sélène. Les liaisons filaires emportaient les représentations géométriques dans un banc.

Sélène s'écarta un peu :

« Faut que t'arrête les couleurs à la con.

— Quoi ?

— Le fuchsia.

— Quoi, "le fuchsia" ? »

Sélène se rapprocha de nouveau ; renifla les poisson-triangles et les octogones paisibles. Les organismes sans vie s'agitaient au-dessus d'un néant de lois physiques. Frêles, transformaient des molécules au hasard.

« Ton fuchsia a la même odeur que mon produit à chiottes. »

Nouvelles poses ; nouveaux échanges. Deux humains dans leur bassin clos envahis de plancton.

Les diatribes de l'un se heurtaient aux commentaires acerbes de l'autre. Des impacts amorti dans ce milieu fantaisiste. Parfois, Gabriel décidait de changer de vue ; tournait l'ensemble autour d'un gizmo invisible ; changeait d'échelle.

« Bon. Faut que j'y aille, Gab. »

Je n'aime pas sa manière de me regarder.

« On se revoit ces jours.

— Ouais. Demain. Ouais. »

Sélène se dirigea vers la sortie. Elle croisa les abstractions en pleine fonte. Elles tombaient lentement. S'effaçaient. À chacun de ses pas, ce plancton chimérique reculait un peu plus dans l'inexistence. Ce monde n'était pas le sien.

Elle ne saurait l'identifier comme un réflexe ; plutôt une étrange pulsion, un besoin impérieux ; ne peut s'empêcher de traverser le parc, sur le chemin du retour. Le sable. Les jeux d'enfants.

Il faut être sérieusement atteint pour s'éterniser dans le coin. Faut que je sois vraiment conne.

Sélène resta malgré tout. Ces périodes glacières qui finissaient par brûler les yeux la rassuraient : personne ne viendrait. Jamais. Le soleil était couché et le monde se résumait à de subtiles teintes de bleu. Des dégradés, des à-plats délimitant les nuances monochromes.

J'opte pour la balançoire. Nostalgie gamine. Les chaînes sont gelées et grincent. La glace craque. Je me balance, je me balance encore, je me balance toujours. Mes pieds effleurent le sol puis le quittent. Envol, survol. Soudain, j'ai à nouveau dix ans et nous habitons plus au sud. J'ai emmené Gab dans mon rêve. Je me vois le contempler de mes yeux naïfs et nous imagine pouvant cesser ce petit jeu de guerre larvée. Sommes-nous adultes ?

Sélène se balançait, Gabriel écrivait à un jet de pierre et la glace se reformait. Les chaînes grinçaient de plus belle.

Le temps passe trop vite. Je préfère oblitérer les zones banales.

Les jours qui fuyaient derrière elle.

5. Ces petites coupures dans l'épiderme

Plus loin.

Le froid taillait dans ses doigts de petites lignes carnées. La peau séchait et se craquelait. Fragile. C'était douloureux, brûlant ; la gênait aux jointures.

Gab me regarde comme si j'étais folle :

« Pourquoi n'utilises-tu pas le Math ? Ça t'évitera de te les cailler. C'est pas comme si tu pouvais pas. »

Oui : ce n'était pas comme si j'étais faible et dépourvue de moyens. Mais...

« Mais ce truc arrive à me foutre les jetons. C'est tellement... »

J'écarte alors les doigts de mes mains meurtries ; lève les yeux et gonfle les joues.

« Tu vois ? Tellement énorme. Ce truc pourrait te bouffer tout cru. J'ai pas envie de finir dingo. »

J'en avais vu : des jeunes recrues qui perdaient la tête après l'implantation. Comme ces pilotes d'essai qui explosaient en plein vol. Je goûtais du bout des lèvres ce sentiment de puissance extatique, chaque fois que j'invoquais le Math.

Sélène se remémora l'accident.

C'était une vague. Une euphorie. Une...

« Non. Franchement, Gab. C'est pas pour moi. Tant pis si je me les gèle. »

Gab hausse les épaules. Il n'est pas question de discuter. J'examine les stigmates rosés :

« Ceci-dit... T'aurais pas de la pommade ? »

Laïus habituel : pourquoi prendre une voiture quand le Math t'étire sur des kilomètres ? Pourquoi forcer lorsque la créature déplace des montagnes ? Pourquoi craindre le froid et la douleur ? Pourquoi ne pas utiliser cette chose incrustée sous ta peau pour t'affranchir des limites des hommes ?

Tu es Puissance, chérie.

6. Caractérisation de l'inertie quotidienne

L'appartement du codeur était quelconque, perdu dans les barres HLM de la périphérie. Certains s'étaient permis d'imaginer qu'un jour, chaque logement serait rempli. Les conjectures du passé se révélaient mensonges.

Aujourd'hui, seules quelques familles et une poignée de célibataires se partageaient l'immeuble. Un peu de vie dans une ruche aux alvéoles froides.

Je l'entends fermer l'armoire à pharmacie. Il réapparaît et me lance le flacon :

« Tiens. La pommade. »

Ce mec vient de me sauver la vie.

Il ne me demande pas si je veux boire quelque chose : il me prépare un thé. Il sait parfaitement ce que je prends. Sympa, mais je n'aime pas voir ce réflexe chez lui. J'ai peur que ces vieilles habitudes ne l'aient jamais quitté. Il doit y repenser, certains soirs. J'espère le moins possible. Pour son bien.

« Beaucoup de taf, demain ?

— Oui et non. Je dois donner un cours au lycée, le matin. Super didactique. »

Une gorgée de thé.

« Et je suis de garde le reste de la journée.

— Encore ? Ils vous lâchent jamais, ma parole. »

La politique de l'armée prenait des tournures folles : hystérique, elle imposait des tâches trop lourdes, épuisantes ; faute de recrues, elle transformait les engagés restant en machines, disponibles 24/7. D'autres avaient suggéré, entre deux crises délirantes, de tout miser sur la propagande. De l'affichage qui phagocytait les rues, des tracts qui remplissaient les poubelles. Des interventions en école. Convaincre la jeunesse du bien fondé d'aller remplir des casernes écrasées par le désœuvrement et finir déchiqueté sur un champ de bataille. Créer des rêves de gloire. Pousser la population au culte d'icônes en uniforme. Brandir le portrait des héros du dernier conflit. Des soldats souriants, bardés de décorations. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus, ceux-là.

Le liquide disparu, le thé abandonnait des traces concentriques au fond de la tasse.

« Tu penses terminer quand, ton nouveau constructeur ?

— Je sais pas. C'est long. »

Sélène baisse les yeux ; sourit. Elle joue avec la tasse, la tourne et la tourne encore sur la table :

« Ça fait bien cinq ans que t'es dessus. Va falloir penser à te bouger.

— Drôle. Si l'armée me chopait avec ce truc, je me ferais fusiller sur le champ. »

Cette fois, Sélène lâche la tasse vide et cède à l'hilarité :

« Je suis l'armée, dans ce trou perdu. Que veux-tu qu'ils te fassent ? Tu penses que les mômes qui viennent coller les affiches te surveillent ?

— J'en sais rien. S'ils arrivent à jour à faire pousser des sondes sur le Math, ils pourront surveiller n'importe quel développement. Ils ont déjà essayé. »

Air contrit du codeur :

« Et c'est pas me cacher dans les montagnes qui m'aidera. »

Sélène était bien placée pour parler de la topologie aberrante de l'univers du Math :

« Tu t'en branles. Sérieux, Gab : il reste combien d'ingénieurs, dans ce domaine ? L'armée a perdu son savoir-faire. L'avenir, ce sont les codeurs indés. Comme toi.

— J'ai volé la source de ce truc.

— Tu l'as copié. T'es bien placé pour savoir que c'est pas pareil.

— Certes. »

Sélène se retenait de poser ces questions qui la brûlaient ; essayait de mesurer son propos :

« Je sais que t'y es presque.

— On n'en sait rien. Et même si j'y arrive : je sais pas si je lâcherai ce truc dans la nature. Peut-être que je me contenterai de le laisser tourner dans la simulation. En quarantaine. »

Il détournait le regard, alors qu'elle le suppliait du sien.

« On connaît pas les conséquences du largage d'un second constructeur. »

Pizza. Bières.

C'était le terrain le plus neutre qu'il avait à lui proposer. Sobre, distancié. Parfaitement unisexe. Il avait pris soin d'effacer toute fioriture susceptible de créer un malentendu.

Gab fait trop d'efforts pour rester juste sympathique. Ça commence à se voir. Merde, Gab : me fais pas ce coup là. J'ai pas besoin de ça.

Sélène risqua un coup d'œil sur le balcon. Des arabesques colorées s'élevaient au-dessus des trop rares maisons. C'était fade, pastel ; à moitié dévoré par la nuit naissante. Regarder ces illustrations éteintes lui rappelait l'urgence de créer à nouveau. Elle pouvait le faire. Créer une œuvre à la fois complexe et touchante. L'image qui frapperait directement au cœur.

Penser à son art lui évitait de se confronter à Gabriel : il aurait tout aussi bien pu lui barrer le passage. Sélène détectait la gravité d'un attracteur étrange, dans cet appartement. Un point qui n'appartenait ni à la physique classique, ni au corpus du Math. Elle se sentait attirée par cette singularité et Gab avait pris soin de se placer sur la trajectoire.

Elle sentit une main dans la sienne. Ses propres phalanges aller comprimer l'étrangère.

Ce fut ensuite une succession de contacts pressés, quasi fiévreux ; fébriles. La chaleur dans ces bouches et les langues qui se cherchèrent.

Okay. Temps mort.

7. Pause pause silence pause

La vapeur remplissait lentement la pièce, patiente ; une marée douce et opaque. Le niveau montait, escaladait la faïence, carreau après carreau ; des lignes entières ; y laissait des gouttelettes qui marquaient sa conquête, avant de dévaler cette falaise céramique.

Une inondation qui noyait les corps sous la moiteur.

L'eau frémit.

Une main revint sous son sein. Elle sentit sur le haut de son crâne, sur les faisceaux épais des cheveux trempés, un baiser appliqué. Il se concentrait et pensait certainement à autre chose. Il n'était pas vraiment là.

Son pouls ; le leur, en fait, secouait sa poitrine. Métronomes, tonnaient sous la surface. Les artères gonflées, les veines visibles ; elles charriaient un sang que le corps n'avait plus besoin de chauffer. Jusque dans ces orteils maintenus hors de l'eau, le talon coincé sur la robinetterie.

Sélène était calée dans cet écrin organique : ces bras qui l'enserraient. La tenaient prisonnière sans violence. L'humidité faussait les règles de friction entre eux.

Elle sentait ces lèvres contre ses cheveux. Elle sentait ces mains jouer sur elle. Sélène fixait le plafond de la salle de bain.

« Tu n'es pas avec moi. »

Un grognement : je ne te réveille pas, tout de même ?

« Gab ? »

Un autre grognement. Ses doigts glissent et caressent maintenant le galbe. Pour ce qu'il y a à palper.

J'aimerais reposer mes pieds dans le bain.

« Gab ? Tu m'écoutes ? »

— Ouais ?

— Je repensais à la caldera. »

Gab tapotait l'émail de la baignoire.

« Quelle surprise. »

Je sais que je viens de le vexer. On ne s'était pas séparés pour rien.

« Gab...

— C'est pas grave. Je vois juste qu'on pouvait passer une soirée comme avant, sans cette foutue caldera. Franchement : le Math en a plus rien à cirer des humains, si tu veux mon avis. Il a sa propre vie. Il fait des trucs qui nous dépassent. »

Je sens contre moi les muscles de ses bras se contracter, un à un.

« Merde, quoi. Ce truc est en train de tracter tout le système solaire !

— Gab.

— Ça te parle pas, ça ? »

Bien sûr que si. Mais je n'y vois pas la même chose. Là où il voit une puissance, je vois un jouet de l'armée ayant déclaré son indépendance. Un enfant-dieu bouffi de caprices. Le substrat d'une toute autre technologie. Blablabla. Chaque fois que je l'invoque, je sais qu'une simple méthode pourrait me transfigurer. Codeur ou pas, Gab ignore totalement ce que ça peut faire.

Sentir cette domination écrasante. Je vois des planètes.

« La caldera va céder. Je veux dire : cette fois, c'est la bonne. J'ai sondé le sol. »

L'esprit dilaté, le corps décomposé. Devenir simple abstraction sur le terreau de l'univers.

Je l'ai fait : traverser les couches rocheuses et effleurer la chambre magmatique.

« Avec quoi, Sélène ? Avec quels outils ? »

Mais il le sait déjà. C'est juste de la rhétorique. Je suis sûre qu'il ne veut pas le savoir. Soupçonner lui suffit. Il sait à quel point l'invocation me répugne.

« La géologie est bouleversée. Et j'ai noté tout un tas de secousses...

— Secousses, mon cul. T'as pas le matos. »

Personne ne le possédait. Les techniques s'étaient figées.

Peut-être à cause du Math. Peut-être que nous lui devons cette stagnation. Ou peut-être nous a-t-il vraiment sauvé de quelque chose. Nous, pauvres petites bêtes à peine conscientes.

Les universités étaient devenues rares. Quelques établissements maintenaient un semblant de recherche. Restait l'armée ; encore elle. Le département de la défense, obnubilé par les créatures mathématiques. Le cœur et ses sous-programmes.

« Écoute, Sélène : des séismes, y'en a tout le temps. Tu stresses pour rien. On est habitués, ici.

— Gab. T'es lourd. Je connais cet endroit aussi bien que toi.

— T'es pas du coin, merde.

— Je suis née ici.

— Et tes parents ont déménagé presque aussitôt. Super. »

Elle donna une tape sur la cuisse de son compagnon :

« Connard. Regarde : ça fait combien d'années ? Cinq ? Six ans ? Faut en avoir envie, pour rester ici à se geler le cul. »

L'eau clapotait. Elle se serra contre lui.

« Si je ne connais pas le coin, je ne le connaîtrais jamais. »

Ils écoutèrent l'eau et goûtèrent la chaleur : cernés, étouffés par le coffre liquide. Contraints, ils limitaient les gestes ; les initiatives.

Elle :

« L'eau des lacs a beaucoup trop monté. Y'a plein de coins qui ne devraient pas être inondés.

— C'est déjà arrivé. Écoute...

— Non. Tu comprends pas. Les séismes n'arrêtent plus. Même quand on ne sent rien, ça tremble. »

Elle essaya de se retourner, mais la posture des deux corps bloqua sa manoeuvre.

« Ça tremble, putain. »

Nouveau silence. Plusieurs minutes. L'eau finirait par refroidir. Gab chercha une joue étrangère ; la ligne d'une mâchoire.

« Tu devrais passer à des choses plus sérieuses, voyons. Je sais pas, moi... »

Elle renifla, cala sa tête au creux de son épaule. De l'eau s'engouffra dans une oreille.

Gab combattait :

« Tu te fais du mal, ma puce. Trop de boulot. Détends-toi un peu. On a le temps. Laisse moi réfléchir... »

Sélène vit les mains étrangères quitter ses côtes et se rejoindre à l'entrejambe. Elle avait déjà compris le message.

« Écoute, Gab : je suis pas d'humeur. »

Elle renvoya les intruses et serra ses cuisses. L'eau risqua une vague de son pubis à son nombril. Sélène :

« C'est important, tu sais... »

— T'avais pas tout ça en tête, tout à l'heure. On aurait pu s'en passer. »

Tout à l'heure.

Je crois que j'ai fais une connerie.

« Gab. Je suis désolée. Je sais pas si c'était bien. On aurait pas du recommencer. »

Je m'étais promis que les choses resteraient claires. Pas d'ambiguïté. On reste copains, blablabla. Et merde.

Il restait les bras croisés, dos à la fenêtre. Rien à voir, dehors. Il se contentait d'attendre qu'elle sorte enfin de la salle de bain. Garder le paquet de clopes à portée de main, dans la poche, mais ne pas l'ouvrir. Elle désapprouvait. Juste l'attendre, elle.

« Tu sais, tu peux rester.

— De ?

— Cette nuit. »

Il s'éclaircit la gorge :

« Tu peux rester, cette nuit. Je serai sage et tout. »

Elle s'essuyait les cheveux ; le coton tissé avait beau passer, repasser, frotter, ébouriffer, il ne parvenait pas à effacer les reflets huileux. C'était noir et ça brillait.

Sélène termina de boutonner sa chemise :

« Je ne crois pas, non. »

Un instant tout se répète et se pétrifie :

« Je suis désolée. »

C'est moi qui déconne. C'est toujours moi. On baise comme si ça n'avait pas de conséquences. Je veux prendre mon pied comme une ado, alors que j'en n'ai plus le droit ;

j'oublie mes responsabilités. Gab paie pour mes conneries. Tout le monde finira par payer pour mes conneries.

Une fois dehors, j'hésite. Je veux dire : c'est fini, hein ? Je suis sûre de faire les bons choix, mais j'aime bien Gab. Okay : mieux que ça. Je peux faire un effort.

Sélène frissonna. La nuit avait depuis longtemps développé ses marécages d'encre dans l'entourage direct de l'immeuble. Elle absorbait tout, ne laissant que les arbustes du parking comme horizon. Ensuite : des coulures sombres, épaisses et collantes.

Dans le ciel, les affichages orbitaux écoulaient leurs ruines sur la même trajectoire que la voie lactée. Ces grandes voiles déchirées enjambaient la voûte céleste ; des grumeaux phosphorescents ; des lucioles cosmiques. Les parties intactes montraient encore leurs dernières publicités, figées comme l'aiguille de montres cassées : des visages souriants, des langages désuets. Les témoignages géants d'une autre époque.

Les constellations croisaient les lèvres translucides et les mains manucurées pour l'éternité. Une chevelure se délitait sur plusieurs dizaines de degrés d'arc. À l'échelle humaine : de l'immobilité.

Du vent dans les arbres.

Pas un chat, alentour. Sélène s'accroupit et suçota les extrémités jointes d'un index et d'un majeur, soucieuse, concentrée sur son geste ; cherchant l'inspiration. Autour d'elle se mirent à crépiter des étincelles d'électricité statique.

Autant lui laisser un petit souvenir.

Ses ongles luisant de salive touchèrent le sol et firent naître quelques racines colorées. Une ébauche. Pelotes dévidées, les traits se multiplièrent et s'éparpillèrent. Sélène sentit son corps s'étirer ; une microseconde où ses perceptions suivirent d'étranges fractales. L'esprit longèrent des filaments éthérés. De petits territoires délimités s'emplirent de teintes chatoyantes. Le portrait venait de creuser son espace dans les graviers. Le visage de trois-quarts d'un Gabriel heureux.

C'est les voisins qui vont être contents.

La jeune femme chercha ses clés, s'enferma dans sa voiture et rentra chez elle.

Elle resta dans le noir, une fois dans son appartement. Un lampadaire extérieur comme unique source de radiance. À dix mètres sous la surface d'un océan d'ambre.

Derrière, autour, la nuit se débattait avec les grands fonds. Par la fenêtre, on la voyait hésiter avec une nouvelle averse neigeuse. Un reliquat.

« Et merde. Fait chier. »

Choc des clés sur un meuble.

Sélène se prit la tête entre ses mains, ces mains parfumées ; se massa les tempes. Le débat tournait en boucle depuis si longtemps. Gabriel l'accusait de ne l'avoir suivi jusqu'ici que pour surveiller la caldera. D'avoir connu le volcan avant lui. Avant l'armée et ses rangs parfaitement formés. Avant les parades qui meublaient les silences, pendant que d'autres rejoignaient les abattoirs sur les fronts occidentaux. Il l'accusait de n'avoir jamais demandé la démobilisation.

Sélène rouvrit les yeux et croisa le regard compatissant d'un canard en plastique. Ambiance régressive. Le canard lui souriait. Devait-on se dire que ce n'était pas grave ?

Elle n'alluma pas les lumières, ce soir là.

8. Note à l'intention des éducateurs

Une classe distraite : ce n'est pas la première fois que j'en vois. Je ne vais pas feindre la surprise. La plupart des élèves regardent ailleurs. Ce n'est pas grave. On va y arriver.

Imaginons que je ne suis pas leur parfaite excuse de farniente.

Ouais.

Ceci dit : je les comprends.

Sur ce continent où rien n'était plus centralisé, l'éducation se gérait au cas par cas, d'une école à l'autre. Professeurs et assimilés tentaient de sauver les bribes de programmes disparus pour continuer à dispenser un quelconque savoir. Ils pouvaient toujours se débattre dans le borbier : personne ne leur viendrait en aide.

Les interventions de l'armée étaient les derniers rendez-vous réguliers avec un organisme qui dépassait les frontières. Maintenir la pression sur les jeunes esprits. Le monde était Guerre.

Si j'ai échappé à ça, petite, on ne peut pas dire qu'on m'ait laissé le choix le jour du recrutement. On reste dans le même ordre d'idée.

Ambiance gênée dans la salle. Sélène portait son uniforme réglementaire ; ses cheveux ramenés en arrière et attachés ; stricte.

Le professeur s'était éclipsé, lâchant Sélène au-dessus du vide.

« Savez-vous ce qu'est le Math ? »

Silence. Je ne m'attendais pas à autre chose.

« Non ? »

J'aimerais retourner sous la couette et terminer la matinée en ne pensant à rien.

Des schémas fleurirent dans la classe. Les notes de la présentation se matérialisèrent dans les travées. Les chimères embaumèrent la salle de fragrances chimiques. Du chlore ; des complexes méthylés.

J'espère un moment qu'on leur a déjà parlé des nouveaux tenseurs.

Tu parles.

Je vois les sourires béats de minots berçant leurs fantasmes sur ma poitrine. Misère. Faites-en des idiots et de bons soldats.

« On a longtemps pensé l'univers comme un tout cohérent. Avec des règles et des valeurs précises qu'il suffisait de mesurer. Des lois. »

Je manipule quelques mobiles.

Des lignes chatoyantes se croisèrent. Une écume bleue s'arracha, à peine visible, sous gravité

aberrante. Des bulles irisées obéissant à une réalité altérée. Grésillements, interférences, puis disparurent.

« Deux choses ont rapidement été découvertes : le substrat des lois physiques est malléable ; et, plus important, nous pouvons provoquer des variations dans ces lois. »

Là, on en vient aux nouveaux tenseurs. Je ne sais jamais par quel bout saisir le problème. Dois-je leur parler de la jouissance du Math ? De la désincarnation ? De la violence et du trip que n'offrira jamais aucune drogue ?

Le monde n'était qu'une représentation d'un biotope plus vaste. Une abysse d'objets mathématiques vivants en interaction permanente ; des concepts vivaient et mourraient. Des vecteurs et des matrices qui communiquaient. Une soupe primitive et l'univers, inconscient, projeté à sa surface.

Dois-je leur parler de la matière instable qui permet de nous ouvrir sur le Math ? Dois-je leur parler de tous ces opérateurs logiques ; leur abstraction ?

Au final, je m'incline et me contente de taper un petit discours à la gloire de l'armée. Fidèle aux consignes.

Quel boulot de merde. Je veux dormir.

Sélène se construisait une vie normale en enterrant le Math et le code sous des tonnes de généralités. Elle essayait.

« Officier ? »

Un même. J'allais partir.

« Je voulais savoir : vous en portez, un, vous ? »

Quoi ?

« Un implant. »

Cette chose qu'un chirurgien m'a tapissé sous l'épiderme. Noire, noire, noire. Cette chose que mon corps est incapable de rejeter.

« Oui. Je suis implantée. »

La question est a priori légitime : je ne suis pas le genre d'arme de guerre qui court les rues.

« Vous êtes allée combattre, alors ? »

— Non. Jamais. »

Sélène s'appuya contre le chambranle de la porte. Le couloir sentait le bois ciré ; le parquet. La jeune femme réfléchit une seconde. Elle regarda par la fenêtre, la cour et les humains-fourmis qui bougeaient selon des règles qui lui échappaient. De son point de vue : de l'aléatoire. Elle pouvait s'y perdre sans chercher à comprendre les implications, les histoires, les tenants et aboutissants. Elle pouvait regarder leurs mouvements et penser à autre chose : les souvenirs qu'elle n'avait jamais acquis ou les guerres qu'elle n'avait jamais vécu.

« Vous connaissez des gens qu'y sont allés ? »

— Oui. Plein. Mais je doute que leur situation soit enviable. »

Ce qu'ils ont vu : une représentation de l'enfer ; le feu porté bien au-delà de l'atmosphère, dans des espaces aujourd'hui effondrés. Une tempête provoquée par de simples humains. Faibles et pressés d'utiliser leur maîtrise nouvelle du Math contre leurs voisins. Détruire ou conquérir, peut-être dans le désordre. Des humains emprisonnés dans le code, se déchirant les uns les autres. Si banal.

« Tout a commencé quand on a remarqué des vagues de code spontané. Il existe des régions où du code apparaît de nulle part. On peut pas s'en servir, mais on peut l'observer.

Et éventuellement le copier. C'est comme ça que l'armée a amélioré ses implants. »

Sélène se redressa puis passa son sac en bandoulière. Ne plus s'attarder. Elle voulait éviter se remuer trop longtemps le couteau dans cette plaie. Sous la coupure, la peau et les nerfs, dormaient les images de territoires encore fumants et difformes. Marqués pour les siècles à venir.

Elle regarda l'adolescent :

« On a été dans ces endroits et on les a pris. On a gagné la guerre.

— Et les autres ? Les vaincus ?

— Il n'y a plus d'autres. »

C'était si simple. Sélène voulait s'accrocher au maigre espoir que le Math puisse apporter autre chose que des conflits.

Elle remercia l'élève avant de s'éloigner.

Sélène lutta contre l'envie de courir et fuir le plus loin possible. Elle passa les couloirs, les motifs réguliers de murs enduits et les carrés lumineux des fenêtres ; des ombres et des lumières, à espaces réguliers. La répétition lui heurtait le crâne. Chocs métronomiques de la migraine. Toujours les motifs, défilant, hypnotiques.

Accélération de la ligne narrative : les objets se ployèrent, vinrent se fondre dans une cinétique unifiée ; les couleurs disparurent, s'agglomérèrent peu à peu dans un blanc éblouissant jusqu'à brûler l'image et le temps.

9. Pour hier

Gab :

« Écoute, pour hier... »

Elle avait le visage d'une machine. Un regard froid. Une voix qui n'était pas vraiment la sienne. Sa bouche se composait de pièces de marbre mobiles :

« Je sais. C'est pas le moment.

— Soit. Enfin, tu sais, on pourrait discuter ; je sais pas... »

J'arriverais à le plaindre. Je veux être gentille, compatissante, et je l'envoie chier. J'ai envie de lui dire que je l'aime encore. Un peu. J'essaie de le dire et je dérape. Je ne suis pas d'humeur. Je veux me contrôler mais ça ne fait qu'empirer :

« Montre-moi plutôt le code. »

Je pense une chose et change d'avis aussitôt.

En réponse, il hausse les épaules et matérialise l'environnement de développement. Couleurs chatoyantes. Un morceau d'abstraction estivale. Le constructeur en gestation dans sa matrice virtuelle. Échographie d'une fiction.

Perdu dans sa toile d'informations, Gabriel retenta une approche :

« J'ai vu le tableau que tu m'as laissé. Ce matin.

— Ah. Ah oui. J'ai eu envie. »

Et j'ai maintenant envie de me cacher sous le tronc d'un arbre ; me dissimuler entre les racines.

« C'était gentil, Sélène. Je sais pas trop quoi en penser. »

J'aimerais seulement pouvoir te le dire.

« Par contre, je pense que j'aurai du mal à le transporter dans le salon. L'image a pris dans le dallage, devant l'entrée.

— Ça se résorbera. »

Comme le reste : ça se résorbera, un jour. Lentement : se rétracter. Très bientôt, il n'en restera que des miettes, un maigre souvenir, pour disparaître totalement. Et tout redeviendra comme avant.

« Tu pourras dire à tes voisins que ça s'efface rapidement.

— Oh, ça. Je crois pas que ça les ai gêné. Ils sont convaincus qu'on est de nouveau ensemble. »
Je ris. C'est nerveux.

« Je suis vraiment désolée. Je sais pas ce qui m'a pris. »

Changer de sujet et vite :

« Ça devient quoi, le bébé ? »

Lovée dans le contexte protecteur de la simulation, une masse élégante de code bougeait. Des lignes d'où poussaient des millions d'extrémités ; des frondaisons trop frêles tâtonnaient les limites du programme mère. Prototypé dans un ventre virtuel. À l'écart, en quarantaine, le fœtus passait d'itération en itération à un stade plus mûre. Les scories : défauts, méthodes redondantes, blocs inutiles ; effacés et remplacés par une structure plus esthétique. La beauté d'une ossature cohérente et parfaitement indentée.

La créature patientait, son minuscule organisme blotti dans le corps de son programmeur. Tout était dans la tête de Gabriel. Bientôt achevés, les plans n'attendaient plus que de prendre forme. S'offrir au terrain meuble du Math ; une fois planté : s'y implanter et s'épanouir.

« On y arrive. »

Sélène s'accrocha à son bureau. Un battement de cœur manqué. Elle luttait pour distinguer le visage de Gabriel, sa silhouette piégée à contre-jour dans l'entrée. Un local en ville avec une pièce unique pour lieu de travail. Les papiers. L'administratif. Ces tonnes de feuilles brassées pour recevoir l'encre de machines antédiluviennes ; coûtaient une fortune à un état fantôme ; de l'argent ponctionné sur les collectivités, le village, le premier quidam venu. Les gaspillages. Sélène pestait. Rien ne fonctionnait correctement.

Elle secoua la tête.

Gab qui débarque et me sort que nous y sommes presque.

Donnez-moi une bonne bouteille d'un truc à décaper les murs et allons donc nous en coller une. Ça se fête.

« Bon. Entre. Pose-toi. »

J'attrape des piles de dossiers en retard, des procès-verbaux dont tout le monde se fiche ; j'essaie de dégager un peu de surface. Je traverse la réalité augmentée de Gab : des graphiques sans épaisseur et des représentations en fausses couleurs de la nouvelle source. Je me surprends à sourire comme une gamine.

« On le tient, alors ? Gab ? »

Le programmeur referma la porte. La température cessa de chuter.

« C'est le Second Math. On l'a. Plus rien à voir avec la souche. Le constructeur est bon. Me reste plus qu'à intégrer les dernières règles d'interfaçage, un journal pour l'historique et deux-trois conneries pour le debug.

— On fait quoi, maintenant ?

— Je le garde, pour l’instant. Faut que je finisse l’installateur. Je vais virer le maximum d’accès publics. J’ai peur de l’héritage.

— Le premier Math.

— Ça pourrait se propager comme un virus. Je veux dire : une fois lâché, ça va se déployer dans un milieu bien plus vaste que le notre. T’es bien placée pour le savoir. »

Sélène hocha la tête ; n’osa couper la parole.

« On peut pas savoir ce que ça construit au final. On a notre cellule, mais on pas peut savoir quelle bestiole ça fabrique. Si ça se trouve, le Math n’a pas du tout la forme qu’on lui prête. »

Gabriel aligna une rangée de crayons éparés. Distract. Les mines dans le même sens. Le besoin d’ordre.

« Et toi, Sélène ? Sais-tu ce que tu vas en faire ? De l’art, peut-être ? »

Mais il pensait : démanteler l’armée. Il pensait : libérer les soldats implantés et reconnecter les populations. Il pensait : peut-être changer le monde. Il pensait : faire autre chose que s’acharner sur la caldera. Encore et toujours la caldera.

Il leva les yeux sur Sélène. Elle le regardait déjà ; elle ne cillait pas.

« C’est absurde Sélène. Tu pourras jamais... Quoi ? Qu’est-ce que tu pourrais faire, d’ailleurs ? »

Gabriel se redressa contre le dossier. Rire maladroit. Nerveux. Incrédule :

« La vidanger ?

— Je sais pas.

— Tu sais pas.

— Non. »

Un long silence glissa sous la porte et s’infiltra dans la pièce. L’amorce de dispute fut étouffée. Les gorges prises dans la ouate. Impuissants, ils ne pouvaient qu’écouter le bruit du vent sur la toiture. Les poutres qui grinçaient, se plaignaient des heures qui passent. Geignaient doucement au-dessus de leurs têtes.

Puis, sans un mot, Gabriel s’excusa. Ils parleraient plus tard.

Fuck.

Son service terminé, Sélène resta un moment à suivre dans le ciel nocturne la route des images du passé.

10. !Pathos

Heures. Jours. Semaines.

Ils ne s’étaient pas encore reparlés. Les neiges, plus conciliantes, daignaient fondre et évacuer ; abandonner les pierres nues et les végétations grillées par le gel.

Interphone.

« Allo ?

— C'est moi.

— Sélène ?

— Allez. Ouvrez. »

Son dos s'enfonçait dans le sofa. Le mug roulait entre ses mains. Elle cherchait dans la représentation du programme un sens caché. Une image. Un nom.

« On dirait un kachina. »

Gabriel s'arrêta de programmer. Les pictogrammes suspendirent leur vol ; leurs ailes étendues, figées dans l'anticipation d'un prochain mouvement.

« Un quoi ?

— Un kachina. Un esprit. C'est le nom que donnent les locaux aux esprits, où j'habitais.

— Je t'interdis d'utiliser mon constructeur pour organiser des soirées "spiritisme" entre gonzesses. »

Le voir ne résout rien. J'aimerais qu'il me fasse confiance. Juste un peu. Regarde-moi, Gab, putain. Regarde-moi. Crois-tu que j'aie envie de rire ? J'y suis retournée : j'ai plongé au cœur des roches et j'ai vu les cheminées, les fissures dans le minerai. La tension. L'énergie accumulée. Ça va sauter. Et il ne restera personne pour en parler. Merde à la fin, Gab.

« Tu m'écoutes pas. »

Gabriel, toujours auréolé de sa constellation de fortune ; de couleurs trompeuses beaucoup trop sucrées ; d'étincelles trop petites pour être déchiffrées.

Secoue-toi, ma grande.

« Tu disais ?

— Je te demandais ce que tu venais foutre ici en plein après-midi. T'as pas du taf ?

— Non. Si. »

Allez, respire. Une bonne bouffée d'oxygène et on se lance.

« Il va falloir évacuer. Tout le monde. »

La réalité augmentée s'affadit.

« Cette fois, c'est la fin. »

11. Éloge de la panique

Il faut d'abord courir pour prévenir le maximum de monde. Courir. De rues en rues. Traverser sans regarder ; ignorer les coups de klaxons. Écumer les quartiers ; la ville. Frapper aux portes. Martyriser les interphones. Invoquer le Math pour franchir des gouffres. Recommencer. Je n'en sauverai jamais assez, mais je ne peux pas y penser. Pas le droit. Pas maintenant. Juste courir, frapper aux portes, encore ; parler aux bonnes personnes et

espérer qu'elles relaient l'information. Espérer que les gens y croient. Les convaincre de fuir. Je crie. Je suis hors d'haleine. L'air grésille, autour de moi. Ils n'iront jamais assez loin pour être en sécurité.

Les tremblements de terre s'intensifiaient.

Les façades travaillaient, le mortier soumis aux mêmes tensions. Des lézardes. Le bitume se fracturait. Accordées aux contractions tectoniques, les rumeurs d'une éruption prochaine gonflèrent. La population prenait lentement la mesure du danger.

Gabriel marchait de long en large, infatigable, survolté, insatisfait :

« Et donc, on en voit de plus en plus. Ces derniers jours, tout le monde en parle. Des manifestations de plus en plus intense. Ça devient la folie. »

Mais de quoi me parle-t-il ?

« Mais de quoi tu me parles ?

— Tu sais ; là ; les poches de code spontané.

— Quoi ?

— C'est étrange. Je veux dire : franchement barré. Un ami m'a envoyé une lecture brute de capteur. Un truc sans réinterprétation.

— Oui. Hé bien ?

— C'est la même syntaxe que le second math. Le mien. Je veux dire : c'est certainement de la convergence. Comme pour les nageoires : t'en a sur les poissons et les cétacés. Pareil. Mais quand même.

— Ton kachina ? La même syntaxe ?

— Même structure. Mêmes clés, mêmes règles d'appel. C'est pas parfait, y'a de légères différences, mais le code spontané est de plus en plus net. Ils captent rien, à l'armée. De la convergence. On tient peut-être une clé. Je veux dire : ça prouve que je ne suis pas totalement dans le faux. »

Oh putain. Le nerd. Je me tiens la tête entre les mains, me concentrant pour ne pas péter un plomb :

« Gab. C'est pas le moment. On va tous crever si on se sort pas les doigts maintenant.

— Okay. Okay. »

« Et évite d'appeler mon math "un kachina", Sélène. Merci. »

Sélène couru, se transforma ; vint projeter son essence et le monstre mathématique sur des trajectoires erratiques, couvrant de plus en plus de territoires. Si peu. Si vain. Humaine, hybride, puis humaine, enfin hybride ; elle ne prenait plus le temps de s'arrêter. Des cernes, de la fatigue et de la fièvre pour marquer son visage. Autour d'elle, l'espace se modifiait par convulsions. Les limites de l'implant s'estompaient ; prenaient possession d'elle sans prévenir. De cours instants.

Ferme le yeux, ma grande. Y'a quelqu'un ? Okay, t'es toujours là. Serre les dents.

On vit des familles prendre la route ; des immeubles se vider dans le plus grand désordre. L'éloge de la panique.

La cendre retombait uniformément sur la région. Une bruine permanente venant gratter la volonté des habitants. On dégageait les routes, déblayait les entrées. Des toits commencèrent à s'effondrer sous

le poids de la poudre.

On ne voyait pratiquement plus le soleil.

Les routes : saturées de mécaniques compactes charriées au ralenti. Des concerts de klaxons, des protestations. Des conducteurs descendus de leur véhicule ; un pied dehors, un pied dedans ; la main sur le rebord de la portière grande ouverte ; venus scruter un horizon immobile devant eux et les nouvelles colonnes de cendres dans leur dos. Une évacuation aussi laborieuse que l'écoulement des glaciers en plein hiver.

Sélène n'entendit pas parler une seule fois de pillage. Il était fort probable que tout disparaisse dans l'explosion de la caldera. Y compris eux.

Des cheminées avaient trouvé leur chemin jusqu'à la surface, évacuaient des quantités phénoménales de matériaux toxiques dans les airs ; des nuées grises et épaisses s'élevaient et bouchaient le ciel, effaçaient le bleu, repoussaient la lumière ; anticipaient les ténèbres. Une nouvelle bruine minérale couvrit le toit des maisons.

Apparurent les masques pour éviter l'inhalation des microparticules, beaucoup trop fines pour être filtrées par le corps.

Le sol tremblait en permanence. Les vibrations étaient perceptibles. Les éboulements résonnaient en contrebas des montagnes.

Écoulements de magmas. Des plaies suintantes de métaux en fusion.

Bientôt, tout le monde fut jeté sur les routes du sud. Le plus loin possible. Tout le monde : ne restait plus que Gabriel, le regard tremblant, la peau du visage blanchie par la cendre. Sa voix était déformée par le masque.

La mienne aussi :

« Gab. Faut que tu partes, maintenant.

— Je suis pas sûr que ce soit une grande idée que te filer le second math. »

J'ai du mal à discerner ses expressions, sous ce maquillage d'apocalypse.

« Viens avec moi, Sélène. Viens. Il est encore temps. Tu dois rien à personne. Ce truc va te bouffer.

C'est toi qui l'as dis. »

Pause.

À force, on ne prête plus attention au grondement permanent du sol. J'entend surtout le chant du Math. J'entend les grésillements. L'implant, sous mon épiderme, dans mon dos ; juste là ; il me démange. Il m'appelle et je n'ai qu'une envie : le rejoindre.

« Non. »

La sueur collait la poussière et formait des agrégats épais. Sculptait et dessinait des canaux sur le front et au creux des joues.

« Je dois rester. Donne-moi l'application. Je peux faire quelque chose. Je peux essayer. »

Hier, Gabriel m'a dit qu'il avait vu du code spontané dans le coin. Ici. Des poches de nouveaux tenseurs totalement difformes, assemblés en langage cohérent qu'il suffisait de lire. À l'échelle d'un homme dépourvu d'instruments : des lois physiques dérégées, devenues folles. Un effet de lentille. Hier, Gabriel m'a dit que du code sortait de la pierre et tombait du ciel.

« Ça part en vrille. Tout ça. Sélène : okay, tu avais raison pour la caldera. Okay. J'avoue. Mais je peux pas te laisser te flinguer comme une conne. Y'a pas de héros, tu vois ? Y'en a pas. Y'en a jamais eu. Les guerres, c'était pareil. On se bat pour rien. Rien du tout. Sélène ? »

Je le regarde et je ne dis rien. Il s'use inutilement. Il ne me fera pas monter avec lui dans la voiture. Il s'en ira et je resterai ici.

Donne-moi le kachina, Gabriel. Transfère-le. C'est tout ce qu'il nous reste.

Les averses acides les giflaient à l'horizontale, balayaient les murs et les pylônes ; soulevaient des gerbes de particules corrodées.

Gabriel se tenait aux cotés du véhicule. Le minimum d'affaires. Le nécessaire vital. Le trouble obstruait sa gorge :

« Je pense sincèrement que le Math échappe au temps. Tu vois ? Il est là et il s'étale, bien au-delà de ce qu'on peut observer. On appelle ça des nouveaux tenseurs mais on est incapable de les décrire proprement. On sait pas les formaliser. On sait rien. »

Il toussa.

« On sait foutrement rien. »

Il regarda Sélène, espéra trouver une défaillance ; une prise pour l'emmener, enfin. Il la regarda et ne vit rien. De l'électricité statique crépitait tout autour d'elle.

« Fait attention à toi. N'aie pas peur de t'enfuir, Sélène. Le Math peut t'emmener loin de tout ça. Sans problème. Ne te sacrifie pas comme une conne. N'hésite pas à fuir. »

Il ferma la portière. Les cendres tombaient partout.

Et me voilà seule.

Dans ma réalité augmentée palpait l'installateur du second math. Le kachina. L'application était sage, ne prenait pas d'espace. Odeur d'ammoniaque. Elle n'attendait qu'un signe de ma part. Un geste, infime. N'attendait que la fin du monde.

Ce fut le même jour, ou peut-être le lendemain, que le vœu de l'embryon mathématique fut exaucé.

12. Extension d'une nanoseconde

Le Math l'appelait depuis si longtemps. Les nouveaux tenseurs clapotaient à ses pieds, caressaient sa peau. Des lois exotiques perturbaient l'environnement direct, déformaient légèrement ses perceptions. Un Doppler incongru sur le roulement du tonnerre. Des reflets qui n'existaient pas, inscrits dans la poussière. Sélène luttait, sentait le Math prendre possession d'elle ; la réclamer, l'appeler. Il était tout autour d'elle. Le rivage des nouveaux tenseurs ne s'était jamais approché aussi près d'elle. L'implant la démangeait. Ce grain sombre, dans son dos. Sélène refusait ces avances, refusait ces promesses sucrées ; refusait la fin des douleurs.

Lorsque la lithosphère se déchira, un frisson parcouru les strates minérales ; une basse conquit la

couche sensible de la surface, jusqu'aux chairs de Sélène : fit trembler la matière.

S'insère ici une pensée avortée ; un signal qui ne parvint pas à franchir les synapses et les barrières qui soudain s'effondrèrent.

Les nouveaux tenseurs annexèrent la zone à l'instant même où la caldera gonflait comme une bulle.

La caldera : une portion de sphère, énorme, bouffie d'atomes désolidarisés. Hypertrophiée, obscène, elle cherchait à s'étendre alors qu'il était trop tard. Elle explosa.

Une nanoseconde.

Ce ne sont pas mes yeux que j'ouvre.

Une armée de particules surréelles siégeant aux portes de sa conscience.

Tu l'as invoqué. Merde. Il est trop tard, trop tard, trop tard.

Le Math cherchait à emmener Sélène loin d'ici ; lui montrer des merveilles stellaires ; des choses qu'elle n'avait jamais vues. Le Math enroulait les nouveaux tenseurs autour d'elle dans un acte d'amour absurde.

Non. Je ne peux pas. Je ne peux pas. Non. Non.

Tout près d'ici, dans une réalité physique, une tour de feu s'élevait au-dessus de contreforts montagneux. Les hauts arbres s'effilochaient dans la lumière. Lentement. L'écorce décollait des troncs et les branches se dressaient vers le firmament. L'air brutalement comprimé propageait une onde infranchissable. Des murs pyroclastiques.

Sélène se força à replier son corps mathématique et refouler l'orgasme.

Calme. Calme, putain. Pense à Gabriel. La caldera. Le code.

Le code qu'elle avait emporté avec elle.

L'application n'avait plus d'odeur, plus d'image. Elle était là, tissu logique prêt au déploiement. Des trames croisées et installées tout autour, elle reconnaissait dans ce petit regroupement de règles simples, le travail de Gabriel. Son œuvre, prête à remplir l'espace. Le kachina. Elle entra en contact avec la créature endormie et décida qu'il était temps qu'elle s'éveille.

13. Éclosion { alter . [humain || code] }

Le code s'ouvrit et commença par envelopper Sélène. Des ponts et des portes logiques se bâtirent entre sa propre représentation mathématique et le reste de l'univers. Le programme s'organisa ; rangea les sources décompressées et entama la lecture de son propre parseur.

Une batterie de nouveaux tenseurs aux extrémités fines se lança à la poursuite du Math. Des sondes.

Le kachina m'entoure comme une armure. Un cocon épais. J'ai l'impression de pouvoir respirer, un peu. J'aimerais suivre la progression des sondes, mais la créature me bloque. Elle

semble vouloir m'écarter du Math. Gabriel ne m'avait pas parlé de ça.

L'application, encore primitive, vint se connecter au Math. Les créatures artificielles se jaugèrent, échangèrent de l'information. Elles se frôlaient, fébriles, étrangères l'une à l'autre. Une relation nouvelle. Le prélude à l'héritage.

Les sondes se retirèrent et l'enceinte du Second Math s'ouvrit pour l'interfaçage.

Sélène se sentit de nouveau aspirée, prise dans un flot cohérent d'information. Elle perdit un instant ses repères ; paniqua, convaincue de ne jamais pouvoir retrouver son chemin. Le kachina fit défiler systèmes et amas stellaires.

Putain. Putain. Putain. Je suis toujours là. Putain.

Le kachina la protégeait ; recueillait les constructions de l'humain virtuel et réinterprétait les stimuli extérieurs.

D'ici, c'était vivant. Le temps compressé et l'espace dilaté. De longs serpents s'enroulaient autour de chaque particule, autour de chaque impulsion véhiculée. Des formes élégantes travaillaient, communiquaient, s'échangeaient. Un écosystème projetant l'univers.

Nous se sommes que l'ombre insignifiante d'une puissante et lointaine étoile.

De toutes ces créatures, je peux reconnaître le Math qui nous englobe. Je peux le voir tracter le système solaire sur des dimensions que nous pouvons même pas soupçonner. Je peux le voir nous rapprocher, moi et le kachina, d'un point d'impact cosmique. Un point brillant dans le vide qui repart en tout sens. Des droites quasi solides produites de d'explosion, partent en tous sens et nous traversent. J'y décèle des fractales, des poches contenant les débris copiés d'une créature mathématique. Du code.

Du code, libéré, allant jusqu'à se manifester spontanément dans la réalité physique.

14. La fin du monde

Sélène paniqua, chercha à se déconnecter du kachina ; se libérer du Math. Elle voulait fuir le cataclysme cosmique. Une foule de créatures abstraites suivait leur trajet ; heurtaient leurs silhouettes contre la bulle du Math. Curieuses, elles contournaient le système Math-kachina-Sélène pour contempler le monstre sous un angle inédit.

Elles ne comprenaient pas d'où nous venions. Elles ne comprenaient pas qui nous étions. De ces étendues dépourvues de dimension, aucune rencontre n'avait eu lieu.

Les éclats de l'explosion mathématique brillèrent comme du verre, figés dans la déflagration.

Le Kachina resserra son emprise sur Sélène et stabilisa son image.

Je me réveille sur Terre. Un globe pyroclastique enfle et dévore la vallée. Va détruire le monde. Tout est si lent. Si beau.

Sélène coupa. Se reconnecta.

C'est toujours le Math. Je suis toujours à l'intérieur.

Jamais ses pensées n'avaient été plus claires. Le kachina détournait toute information superflue.

Je peux tout arrêter. Je peux réussir.

Le kachina projeta une foule de nouveaux tenseurs dans le réel.

La déflagration souffla notre point d'ancrage.

Les ravines ondulaient ; des montagnes émergeaient les chimères, hurlantes, avides de connaissance et déjà viciées par cette peur viscérale de mourir, à l'instant même où le monde les avalait de nouveau.

Des blocs s'arrachaient de la terre, filaient vers le puit de gravité le plus proche. Le feu et les matériaux pulvérisés s'élevaient dans un même mouvement. Une vague rougeoyante, les longueurs d'onde dilatées.

Le kachina poussait à toute vitesse ; ses racines se multipliaient, éphémères. Éphémères, comme tous les tableaux de Sélène : les essais, les croquis, les espoirs et les accidents. Les racines poussaient si vite. Comme une greffe, le kachina déployait ses routines sur sa matrice physique. L'interface balayait les nouveaux tenseurs. Elle arriverait bientôt à floraison.

Les minutes passèrent, les gestes se répétèrent : elle appliquait ses mains sur un plateau de glaise ; la pulpe de ses doigts ; parfois ses paumes. Appuyait et caressait ce tableau neutre.

Sélène reconstruisait une réalité où la caldera se contentait de disparaître. Le bruit, la fureur et la destruction furent soufflés, projetés à des distances astronomiques. Elle effaçait des vecteurs et uniformisait les autres. Elle peignait un ciel bleu sous le regard amusé du biotope mathématique. Elle canalisait l'énergie et s'en servait pour réaliser une œuvre aux contours solides. C'était un premier message.

Le froid taillait dans ses doigts de petites lignes carnées. La peau séchait et se craquelait. Fragile. C'était douloureux, brûlant ; la gênait aux jointures.

Gab me regarde comme si j'étais folle.

Des créatures étrangères transperçaient la membrane du Math pour s'incarner dans des matières et des organismes ; investissaient la réalité avant d'être repoussées au loin par le kachina. D'autres préféraient un simple contact. Tentaient une relation amicale. Fébriles.

Regarde Gabriel. Regarde. Tout est là, tout est clair ; tout est en train de fondre, tout est déjà si net, si limpide. Ce n'est pas vraiment la fin du monde. Regarde.

Dans le ciel, les affichages orbitaux écoulaient leurs ruines sur la même trajectoire que la voie lactée. Ces grandes voiles déchirées enjambaient la voûte céleste ; des grumeaux phosphorescents ; des lucioles cosmiques.

Ses pieds quittèrent le sol et elle s'envola.

Les intelligences recherchaient le point d'équilibre qui n'existait pas. Le Math, monstre incapable, ne pouvait assurer ces échanges.

La structure logique craqua. Sélène regarda au-delà de l'armure du kachina l'ouverture sur le vide et la racine éphémère des nouveaux tenseurs se rétracter. Le seuil critique.

Elle sentit une main dans la sienne.

Sélène me regarda. Je ne pouvais rien faire pour elle.

Le code entra en ébullition, se dupliqua et s'enfuit au loin.

Je sentis les nouveaux tenseurs partir et me désagrèger. Me disperser.

Son pouls ; le leur, en fait, secouait sa poitrine. Métronomes, tonnaient sous la surface.

Accélération de la ligne narrative : les objets se ployèrent, vinrent se fondre dans une cinétique unifiée ; les couleurs disparurent, s'agglomérèrent peu à peu dans un blanc éblouissant jusqu'à brûler l'image et le temps.

Plus tard, à la nuit tombée, Gabriel verrait dans le ciel l'étendue d'une fresque nouvelle. Des natures mortes et des visages. Des couleurs et des mouvements. Une histoire en rotation lente autour de la planète.

« Vous faites toujours des tableaux éphémères ? »